

Rendre la poésie contagieuse et inévitable, Jean-Pierre Rosnay, poète
« *Le fil de l'éphémère* », exposition du Printemps des Poètes 2022

À la veille de ne jamais partir
Fernando Pessoa

À la veille de ne jamais partir
du moins n'est-il besoin de faire sa valise
ou de jeter des plans sur le papier,
avec tout le cortège involontaire des oublis
pour le départ encore disponible du
lendemain.

Le seul travail, c'est de ne rien faire
à la veille de ne jamais partir.
Quel grand repos de n'avoir même pas de
quoi avoir à se reposer
Grande tranquillité, pour qui ne sait même
pas hausser les épaules
devant tout cela, d'avoir pensé le tout
et d'avoir de propos délibéré atteint le rien.
Grande joie de n'avoir pas besoin d'être
joyeux,
ainsi qu'une occasion retournée à l'envers.
Que de fois il m'advient de vivre
de la vie végétative de la pensée !
Tous les jours, sine linea,
repos, oui, repos...
Grande tranquillité...
Quelle paix, après tant de voyages,
physiques et psychiques !
Quel plaisir de regarder les bagages comme
si l'on fixait le néant !
Sommeille, âme, sommeille !
Profite, sommeille !
Sommeille !
Il est court, le temps qui te reste !
Sommeille !
C'est la veille de ne jamais partir!

La jarretière du voyageur



L'urne des âmes



L'éternité à Lourmarin, René Char

(in. *Correspondance Albert Camus René Char*), 1960

Il n'y a plus de ligne droite ni de route éclairée avec un être qui nous a quittés. Où s'étourdit notre affection? Cerne après cerne, s'il approche c'est pour aussitôt s'enfuir. Son visage parfois vient s'appliquer contre le nôtre, ne produisant qu'un éclair glacé. Le jour qui allongeait le bonheur entre lui et nous n'est nulle part. Toutes les parties — presque excessives — d'une présence se sont d'un coup disloquées. Routine de notre vigilance...

Pourtant cet être supprimé se tient dans quelque chose de rigide, de désert, d'essentiel en nous, où nos millénaires ensemble font juste l'épaisseur d'une paupière tirée.

Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. Qu'en est-il alors? Nous savons, ou croyons savoir. Mais seulement quand le passé qui signifie s'ouvre pour lui livrer passage. Le voici à notre hauteur, puis loin, devant.

À l'heure de nouveau contenue où nous questionnons tout le poids d'énigme, soudain commence la douleur, celle de compagnon à compagnon, que l'archer, cette fois, ne transperce pas.

Les inséparables



L'oubli, Victor Hugo

Autrefois inséparables,
Et maintenant séparés.
Gaie, elle court dans les prés,
La belle aux chants adorables ;

La belle aux chants adorés,
Elle court dans la prairie ;
Les bois pleins de rêverie
De ses yeux sont éclairés.

La vie profonde, Anna de Noailles

(in. *Le cœur innombrable*, 1901)

Être dans la nature ainsi qu'un arbre humain,
Étendre ses désirs comme un profond
feuillage,
Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage,
La sève universelle affluer dans ses mains !

L'étoffe de ma vie



Vivre, avoir les rayons du soleil sur la face,
Boire le sel ardent des embruns et des pleurs,
Et goûter chaudement la joie et la douleur
Qui font une buée humaine dans l'espace !

Sentir, dans son cœur vif, l'air, le feu et le sang
Tourbillonner ainsi que le vent sur la terre.
— S'élever au réel et pencher au mystère,
Être le jour qui monte et l'ombre qui descend.

Comme du pourpre soir aux couleurs de
cerise,
Laisser du cœur vermeil couler la flamme et
l'eau,
Et comme l'aube claire appuyée au coteau
Avoir l'âme qui rêve, au bord du monde
assise...

La bagatelle de vestibule



Avec une clé changeante

Paul Celan

Avec une clé changeante
tu ouvres la maison, dans laquelle
tournoie la neige des choses tues
Et au gré du sang, qui sourd
des yeux ou de la bouche
ou de l'oreille,
ta clé change.

Change ta clé, change le mot,
qui doit suivre
le tournoiement des flocons.

Au gré du vent
qui te pousse en avant,
s'enroule autour du mot la neige

Le lézard

Francis Ponge (I-1)

Le lézard de la couturière



Lorsque le mur de la préhistoire se lézarde, ce mur de fond de jardin (c'est le jardin des générations présentes, celui du père et du fils), — il en sort un petit animal formidablement dessiné, comme un dragon chinois, brusque mais inoffensif chacun le sait et ça le rend bien sympathique.

Un chef-d'œuvre de la bijouterie préhistorique, d'un métal entre le bronze vert et le vif-argent, dont le ventre seul est fluide, se renfle comme la goutte de mercure.

Chic ! Un reptile à pattes !

Est-ce un progrès ou une dégénérescence ?

Personne, petit sot, n'en sait, rien.

Petit saurien.

Le col de Dieu



Dieu, Victor Hugo

(Extrait de *Dernière Gerbe*, Posthume, 1902)

Dieu.

À travers ce qu'on sent
confusément bruire,
C'est lui qui fait trembler, c'est lui
qui fait reluire

L'œil sous le cil baissé, l'eau sous
la berge en fleurs ;

Le rayon de la lune au bas des
monts paisibles

Et le vague reflet des choses
invisibles

Au front incliné des rêveurs.

Le zénith, Sully Prudhomme (1878)

... III

L'échelle céleste



Ils montent! le ballon, qui pour nous
diminue,
Fait pour eux s'effacer les contours de la nue,
S'abîmer la campagne, et l'horizon surgir
Grandissant comme on voit, sur une mer
bien lisse,
Que du bout de son aile une mouette plisse,
Autour du point troublé les rides s'élargir.

Les plaines, les forêts, les fleuves se
déroulent,
Les monts humiliés en s'allongeant
s'écroulent.

Le cœur semble se faire, à la merci des cieux,
Un berceau du péril dont pourtant il
frissonne,
Et regarde sombrer tout ce qui l'emprisonne
Avec un abandon grave et délicieux...

Ils montent, épiant l'échelle où se mesure
L'audace du voyage au déclin du mercure.

...

Pourtant ils n'ont pas peur. La vérité suscite
Au plus timide front que son amour visite
Une sereine audace à l'épreuve de tout.

...

Citation de George Sand

Les papillons ne sont que des fleurs envolées
un jour de fête où la nature était en veine
d'invention et de fécondité.

Jolité, Hommage à George Sand



Le ciel de Giotto



Réversibilité, Charles Baudelaire

(in. Les fleurs du mal 1857)

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le coeur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

...

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté ;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

Les bijoux faux, Marie Kryszynska

À Georges Duval

D'or et de foin



Je rêvais que je me promenais en un jardin merveilleux.

Dans la clarté des lampes allumées,
s'épanouissaient des roses en satin et des camélias de velours.

Les feuilles étaient en fin papier luisant,
Et les tiges de laiton, soigneusement enveloppées de ouates et de taffetas, -

Étaient d'un vert radieux et s'élançaient avec des poses gracieuses, -

Dans la clarté des lampes allumées; -

Et parmi cette floraison étrange - de roses roses, de roses bleues et de feuilles en fin papier luisant -
Étaient suspendus des colliers de fausses pierres précieuses.

Pareils à des gouttes de vin et pareils à du sang,
étincelaient de faux rubis - et clignotaient comme des yeux les émeraudes en verre.

...

Et dans cette féerie de pacotille, au milieu des étoiles en doublé, et des lunes en papier d'argent mon spleen inquiet s'endormait comme un enfant malade qu'on berce.

* *

Souvent, hélas! le cœur où notre cœur s'est réfugié,

Est un jardin merveilleux où s'épanouissent des roses en satin et des camélias de velours,
Où étincellent - pareils à des gouttes de vin et pareils à du sang, - de faux rubis, auprès des turquoises en porcelaine, dont le pâle reflet charme comme un coin du ciel.

Je rêvais que je me promenais en un jardin merveilleux.

La bourse aux Aubépines



Beau présent
Michel Robakowski (2020)

Tenir le beau présent
dans ce qu'il apporte de bonheur,
ne plus être tendu
dans ce que l'on voudrait posséder.
Se méfier du passé
quand on commence à le regretter,
enfin s'émerveiller
de ce cadeau de vivre l'instant,
le sentir sur la peau,
juste là devant nous son parfum.

Tenir le beau présent
dans le bruit des vagues sur les
galets,
le léger froissement
de la terre randonnée par nos pas.
Exister le verbe être
et le faire renaître à volonté
en battement de cœur
de notre horloge à l'instantané,
et retenir les heures,
juste là devant nous au plaisir.

Tenir le beau présent,
s'attacher à l'offrir par nature,
en moment magicien
où l'on se partage sa liberté.
Dénouer tous les liens,
se laisser dériver d'émotions,
cette goutte de vie
dans le sablier de l'existence,
savourer le moment,
juste là devant nous follement.

L'escampette



Déménager **Georges Perec**

Quitter un appartement. Vider les lieux.
Décamper. Faire place nette.
Débarrasser le plancher.
Inventorier ranger classer trier
Eliminer jeter fourguer
Casser
Brûler
Descendre desceller décoller dévisser décrocher
Débrancher détacher couper tirer démonter
plier couper
Rouler
Emballer emballer sangler nouer empiler
rassembler entasser ficeler
Envelopper protéger recouvrir entourer serrer
Enlever porter soulever
Balayer
Fermer
Partir.

Les cous tordus



Le cœur du monde **Bernard Lavilliers**

J'entends le cœur du monde battre
de plus en plus fort
Celui des multitudes
Et de la solitude
Je croise de plus en plus la haine,
la peur, la mort
C'est presque une attitude,
Ça devient l'habitude
Quand nos amours
N'auront plus cours
Sous ce soleil énorme
Alors viendra
Le compte à rebours
Sur ces désirs brûlés

La recette des loques aux épines



... Il y a une batterie dont les servants s'agitent
autour des pièces

Il y a le vaguemestre qui arrive au trot par le
chemin de l'Arbre isolé

Il y a dit-on un espion qui rôde par ici invisible
comme l'horizon dont il s'est indignement revêtu et
avec quoi il se confond

Il y a dressé comme un lys le buste de mon amour

Il y a un capitaine qui attend avec anxiété les
communications de la T.S.F. sur l'Atlantique

Il y a à minuit des soldats qui scient des planches
pour les cercueils

Il y a des femmes qui demandent du maïs à
grands cris devant un Christ sanglant à Mexico

Il y a le Gulf Stream qui est si tiède et si
bienfaisant

Il y a un cimetière plein de croix à 5 kilomètres

Il y a des croix partout de-ci de-là

Obus couleur de lune Il y a,

Guillaume Apollinaire (in. Calligrammes)

Il y a un vaisseau qui a emporté ma bien-aimée
Il y a dans le ciel six saucisses et la nuit venant on
dirait des asticots dont naîtraient les étoiles

Il y a un sous-marin ennemi qui en voulait à mon
amour

Il y a mille petits sapins brisés par les éclats
d'obus autour de moi

Il y a un fantassin qui passe aveuglé par les gaz
asphyxiants

Il y a que nous avons tout haché dans les boyaux
de Nietzsche de Goethe et de Cologne

Il y a que je languis après une lettre qui tarde

Il y a dans mon porte-cartes plusieurs photos de
mon amour

Il y a les prisonniers qui passent la mine inquiète...

Il y a des figues de Barbarie sur ces cactus en
Algérie

Il y a les longues mains souples de mon amour
Il y a un encrier que j'avais fait dans une fusée de 15
centimètres et qu'on n'a pas laissé partir

Il y a ma selle exposée à la pluie

Il y a les fleuves qui ne remontent pas leur cours

Il y a l'amour qui m'entraîne avec douceur

Il y avait un prisonnier boche qui portait sa
mitrailleuse sur son dos

Il y a des hommes dans le monde qui n'ont jamais
été à la guerre

Il y a des Hindous qui regardent avec étonnement
les campagnes occidentales

Ils pensent avec mélancolie à ceux dont ils se
demandent s'ils les reverront

Car on a poussé très loin durant cette guerre l'art
de l'invisibilité

Découverte
Guy de Maupassant

Les aiguillées sauvages



J'étais enfant. J'aimais les grands combats,
Les Chevaliers et leur pesante armure,
Et tous les preux qui tombèrent là-bas
Pour racheter la Sainte Sépulture.

L'Anglais Richard faisait battre mon coeur
Et je l'aimais, quand après ses conquêtes
Il revenait, et que son bras vainqueur
Avait coupé tout un collier de têtes.

D'une Beauté je prenais les couleurs,
Une baguette était mon cimenterre ;
Puis je partais à la guerre des fleurs
Et des bourgeons dont je jonchais la terre.

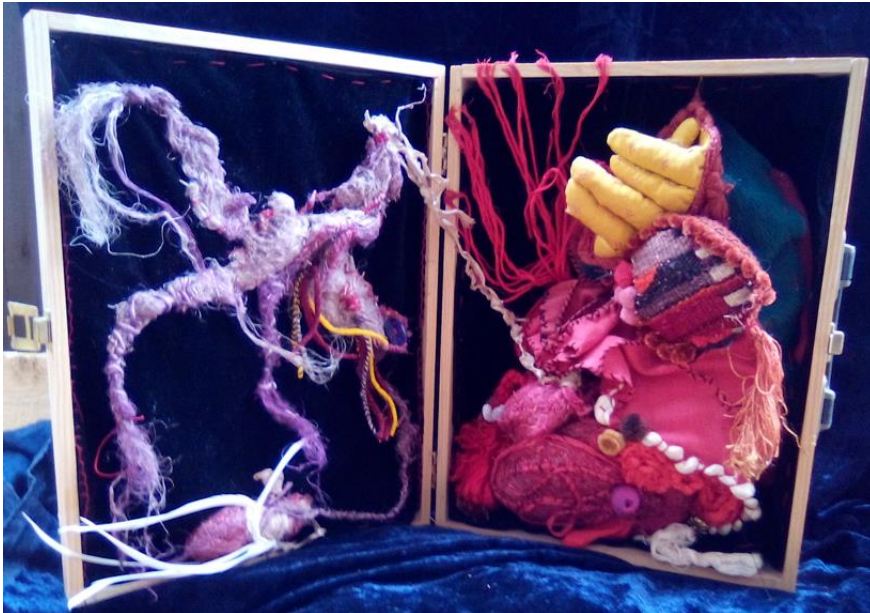
Je possédais au vent libre des cieux
Un banc de mousse où s'élevait mon trône ;
Je méprisais les rois ambitieux,
Des rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour
Je vis venir une jeune compagne.
J'offris mon coeur, mon royaume et ma cour,
Et les châteaux que j'avais en Espagne.

Elle s'assit sous les marronniers verts ;
Or je crus voir, tant je la trouvais belle,
Dans ses yeux bleus comme un autre univers,
Et je restai tout songeur auprès d'elle.

Pourquoi laisser mon rêve et ma gaieté
En regardant cette fillette blonde ?
Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté
Quand, dans la brume, il entrevit un monde.

Hallali & autopsie



Le grand combat,
Henri Michaux

Il l'emparouille et l'endosque
contre terre ;
Il le rague et le roupète jusqu'à
son drôle ;
Il le pratèle et le libucque et lui
barufle les ouillais ;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin il l'écorcobalisse.
L'autre hésite, s'espudrine, se
défaïsse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui ;
Il se reprise et s'emmarginé... mais
en vain
Le cerceau tombe qui a tant roulé.
Abrah ! Abrah ! Abrah !
Le pied a failli !
Le bras a cassé !
Le sang a coulé !
Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est
un grand secret
Mégères alentour qui pleurez dans
vos mouchoirs ;
On s'étonne, on s'étonne, on
s'étonne
Et on vous regarde
On cherche aussi, nous autres, le
Grand Secret.

Les pastorales



Conjugaisons et interrogations

Jean Tardieu

(in. *L'accent grave et l'accent aigu*, « *Formeries* », Poésie Gallimard, 1976)

J'irai je n'irai pas je n'irai pas
Je reviendrai Est-ce que je reviendrai ?
Je reviendrai Je ne reviendrai pas

Pourtant je partirai (serais-je déjà parti ?)
Parti reviendrai-je ?
Et si je partais ? Et si je ne partais pas ? Et si je ne revenais pas ?

Elle est partie, elle ! Elle est bien partie. Elle ne revient pas
Est-ce qu'elle reviendra ? Je ne crois pas Je ne crois pas qu'elle
revienne

Toi, tu es là Est-ce que tu es là ? Quelquefois tu n'es pas là.

Ils s'en vont, eux. Ils vont ils viennent
Ils partent ils ne partent pas ils reviennent ils ne reviennent plus

Si je partais, est-ce qu'ils reviendraient ?
Si je restais, est-ce qu'ils partiraient ?
Si je pars, est-ce que tu pars ?
Est-ce que nous allons partir ?
Est-ce que nous allons rester ?
Est-ce que nous allons partir ?

Isti mirant stella



Bel astre voyageur

Louise Ackermann

(in. Poésies Philosophiques)

À La Comète de 1861

Bel astre voyageur, hôte qui nous arrive
Des profondeurs du ciel et qu'on n'attendait pas,
Où vas-tu ? Quel dessein pousse vers nous tes pas ?
Toi qui vogues au large en cette mer sans rives,
Sur ta route, aussi loin que ton regard atteint,
N'as-tu vu comme ici que douleurs et misères ?
Dans ces mondes épars, dis ! avons-nous des frères ?
T'ont-ils chargé pour nous de leur salut lointain ?

Ah ! quand tu reviendras, peut-être de la terre
L'homme aura disparu. Du fond de ce séjour
Si son œil ne doit pas contempler ton retour,
Si ce globe épuisé s'est éteint solitaire,
Dans l'espace infini poursuivant ton chemin,
Du moins jette au passage, astre errant et rapide,
Un regard de pitié sur le théâtre vide
De tant de maux soufferts et du labeur humain.

Ordre du Jour
Jean-Pierre Rosnay, 2015

Bannière intime



Tenir l'âme en état de marche
Tenir le contingent à distance
Tenir l'âme au-dessus de la mêlée
Tenir Dieu pour une idée comme une autre
un support, une éventualité,
une contrée sauvage de l'univers poétique
Tenir les promesses de son enfance
Tenir tête à l'adversité
Ne pas épargner l'adversaire
Tenir parole ouverte
Tenir la dragée haute à ses faiblesses
Ne pas se laisser emporter par le courant
Tenir son rang dans le rang de ceux qui sont décidés
à tenir l'homme en position estimable
Ne pas se laisser séduire par la facilité
sous le prétexte que les pires
se haussent commodément au plus haut niveau
et que les meilleurs ont peine à tenir la route
Etre digne du privilège d'être
sous la forme la plus réussie: l'homme.
Ou mieux encore, la femme.

Mon ridicule est une tuerie



La terre est bleue

Paul Éluard

(in. *L'Amour la poésie*)

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.

Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

Aux joyeux harponneurs

Jean-Marie Barnaud

(in. *Une salve d'avenir - L'espoir*, anthologie poétique, Gallimard 2004)

Charpie



Tout rouge des brumes
de demain
le soleil colporteur
pose derrière les toits et la courbe
du fleuve noir
son sac
et la moisson du jour en charpie

De ce côté-ci des fenêtres
dociles sous les volets roulants
on voit les mains se tendre
ces pleureuses
vers la nuit des écrans
et la mort à mâcher la mort
aux mille visages

Qui parmi nous jouant des coudes
et dansant et riant
criant son déni aux adieux
à la mort consentie
harponnera ce sac
ses mensonges sa bêtise froide
ses tendresses ses douceurs sans armes
et le tiendra depuis l'ombre
tendu vers la lumière
dont chaque matin recoud les lambeaux

La mer des mamelle



Îles

Blaise Cendrars

(in. *Feuilles de route*, 1924/1928)

Îles

Îles

Îles où l'on ne prendra jamais terre

Îles où l'on ne descendra jamais

Îles couvertes de végétations

Îles tapies comme des jaguars

Îles muettes

Îles immobiles

Îles inoubliables et sans nom

Je lance mes chaussures par-dessus
bord car je voudrais bien
aller jusqu'à vous

Conseils au bon voyageur

Victor Segalen

Le pied du voyageur



Voyage

Ville au bout de la route et route prolongeant la ville : ne choisis donc pas l'une ou l'autre, mais l'une et l'autre bien alternées.

Montagne encerclant ton regard le rabat et le contient que la plaine ronde libère. Aime à sauter roches et marches ; mais caresse les dalles où le pied pose bien à plat.

Repose-toi du son dans le silence, et, du silence, daigne revenir au son. Seul si tu peux, si tu sais être seul, déverse-toi parfois jusqu'à la foule.

Garde bien d'élire un asile. Ne crois pas à la vertu d'une vertu durable : romps-la de quelque forte épice qui brûle et morde et donne un goût même à la fadeur.

Ainsi, sans arrêt ni faux pas, sans licol et sans étable, sans mérites ni peines, tu parviendras, non point, ami, au marais des joies immortelles,

Mais aux remous pleins d'ivresses du grand fleuve Diversité.

Les cœurs de demoiselle



Petites voix

Francis Dannemark

(extrait d'*Une fraction d'éternité*, Le Castor Astral, 2005)

Dans les vociférations des fous de guerre,
dans le cliquetis assourdissant de l'or,
dans le vacarme vaniteux des marchands,
dans le hurlement des sirènes
ambulancières,

dans le tintamarre croassant des politiciens,
dans le tumulte des écrans petits et grands,
dans les tempêtes rhétoriques des
théologiens,
dans le silence terrifiant de l'amour absent,

essayer,

au moins une fois,

la petite voix d'un poème.